

Le retour de Lénine en Russie

Grigori Zinoviev (*)

Source : *Weekly Workers* 1149, 6 avril 2017, (www.academia.edu/32295015/Grigory_Zinoviev_Lenins_Arrival_in_Russia_1924). Ce texte est une traduction de la version anglaise traduite par Ben Lewis du récit de Zinoviev paru en allemand dans le recueil publié par le communiste suisse Fritz Platten (1883-1942) : *Die Reise Lenins durch Deutschland im plombierten Wagen*, *Neuer Deutscher Verlag*, Berlin 1924, réédité par ISP, Frankfurt am Main, en 1985. Ce livre contient également un témoignage de Karl Radek ^[1]. (Les notes de bas de page sont celles du traducteur anglais Ben Lewis)

L'auteur de ces lignes a entendu la nouvelle de l'éclatement de la révolution de février à Berne. À ce moment-là, Vladimir Ilitch vivait à Zurich. Je me souviens que j'avais quitté la bibliothèque pour rentrer chez moi sans me douter de quoi que ce soit. Soudain, j'ai remarqué une grande agitation dans la rue. Une édition spéciale d'un journal était vendue à la hâte sous le titre : « *Révolution en Russie* ».

Ma tête me tournait sous le soleil du printemps. Je me suis précipité chez moi avec le journal imprimé avec une encre qui n'était pas encore sèche. À peine rentré, je trouvais un télégramme de Vladimir Ilitch qui me demandait de me rendre « *immédiatement* » à Zurich.

Vladimir Ilitch s'attendait-il à une issue aussi rapide ? Ceux qui consultent nos écrits de cette époque (publiés dans « *A Contre-courant* » ^[2]) verront avec quelle passion Vladimir Ilitch avait appelé à la révolution russe et comment il l'attendait. Mais personne n'avait compté sur une conclusion aussi rapide. La nouvelle était totalement inattendue.

Le tsarisme était donc tombé ! Son trône avait été brisée. Le carnage impérialiste avait reçu un premier choc. L'un des obstacles les plus importants sur la voie de la révolution socialiste avait été écarté . Les rêves de générations entières de révolutionnaires russes étaient enfin devenus réalité.

Je me souviens d'une promenade de plusieurs heures avec Vladimir Ilitch dans les rues de Zurich, inondées par le soleil du printemps. Vladimir Ilitch et moi nous sommes promenés sans destination particulière ; nous étions dans l'ombre d'événements qui se déroulaient à grande vitesse. Nous élaborions toutes sortes de plans, en attendant devant l'entrée de la rédaction de la *Neue Züricher Zeitung* de nouveaux télégrammes et nous nous perdions en conjectures sur la base de nouvelles et d'informations fragmentaires. Et, bien entendu, quelques heures à peine s'étaient écoulées que nous ne pouvions plus nous retenir.

Nous devons nous rendre en Russie. Que pouvions-nous faire pour partir d'ici le plus vite possible ? Telle était l'idée maîtresse qui dominait toutes nos autres pensées. Vladimir Ilitch, qui avait senti la tempête approcher, avait été particulièrement affligé ces derniers mois. C'était presque comme s'il manquait d'air pour respirer. Il était appelé à travailler, à lutter, mais dans le « trou » suisse, il n'avait pas d'autre choix que de s'asseoir dans les bibliothèques. Je me souviens de la « jalousie » (je ne trouve pas d'autre expression pour ce sentiment) avec laquelle nous regardions les sociaux-démocrates suisses qui, d'une manière ou d'une autre, vivaient effectivement parmi leurs travailleurs et se fondaient dans le mouvement ouvrier de leur pays. Mais nous étions séparés de la Russie comme jamais auparavant. Nous aspirions à la langue et à l'air russes. À

^[1] Le texte de Radek, traduit par Ian Birchall, peut être lu sur le site Marxist Internet Archive : www.marxists.org/archive/radek/1924/xx/train.htm

^[2] Collection d'articles co-écrits avec Lénine en exil en 1916 qui dénoncent la politique social-patriote des partis socialistes européens (la « défense de la patrie »).

l'époque, Vladimir Ilitch me faisait presque penser à un lion enfermé dans une cage.

Nous devions partir. Chaque minute était cruciale. Mais comment allions-nous nous rendre en Russie ? La boucherie impérialiste avait atteint son zénith. Les passions chauvines faisaient rage de toutes leurs forces. En Suisse, nous étions coupés de tous les États impliqués dans la guerre. Toutes les routes étaient interdites, tous les chemins bloqués. Au début, tout cela n'était pas si évident pour nous. Mais au bout de quelques heures déjà, il était clair que nous étions bloqués par de grands obstacles et qu'il ne serait pas facile de les franchir. Nous sommes allés à gauche et à droite, nous avons envoyé plusieurs télégrammes : il était évident que nous étions coincés et qu'il était impossible de se rendre en Russie. Vladimir Ilitch a fait des plans, qui se sont tous révélés plus irréalisables les uns que les autres : se rendre en Russie par avion (il ne nous manquait que quelques détails : un avion, les moyens nécessaires, l'autorisation des autorités, etc.) ; passer par la Suède en utilisant les passeports de sourds-muets (puisque nous ne parlions pas un mot de suédois !) ; organiser notre passage en Russie en échange de la libération de prisonniers de guerre allemands ; passer par Londres, etc. Une série de réunions d'émigrés (avec des mencheviques, des socialistes-révolutionnaires, etc.) ont eu lieu, au cours desquelles on a discuté de la manière dont l'amnistie pouvait être obtenue et de la manière dont tous ceux qui souhaitaient se rendre en Russie pouvaient le faire. Vladimir Ilitch n'a pas participé à ces rencontres mais m'y avait envoyé, sans nourrir de grands espoirs quant à leur résultat.

Lorsqu'il s'est avéré que nous ne pourrions pas quitter la Suisse - du moins pas dans les jours à venir - Vladimir Ilitch s'est alors consacré à ses « *Lettres de loin* »^[3]. Dans notre petit groupe, un travail intensif avait commencé pour déterminer notre ligne de conduite sur la révolution qui venait de commencer. La série d'écrits de Vladimir Ilitch de cette période sont suffisamment connus. Je me souviens d'un débat animé à Zurich, dans un petit bistrot ouvrier, et une autre fois également dans l'appartement de Vladimir Ilitch, sur la question de savoir si nous devions lancer immédiatement le mot-d'ordre de renversement du gouvernement de Lvov^[4]. Vladimir Ilitch s'y est opposé catégoriquement. Notre tâche, disait-il, était d'éduquer avec patience et obstination, de dire au peuple toute la vérité, mais en même temps de comprendre qu'il fallait conquérir la majorité du prolétariat révolutionnaire, etc.^[5]

Le départ

La décision avait été prise. Nous n'avions pas d'autre choix. Nous allions passer par l'Allemagne. Quoi qu'il en coûte, il fallait que Vladimir Ilitch soit à Petrograd le plus rapidement possible. Lorsque cette idée a été évoquée pour la première fois, elle a provoqué - comme il fallait s'y attendre - une tempête d'indignation parmi les mencheviques, les socialistes-révolutionnaires et même parmi tous les éléments non-bolcheviques des émigrés en Suisse. Il y a même eu une certaine hésitation parmi les bolcheviques. Cette réaction était en effet compréhensible : les risques encourus n'étaient pas négligeables.

Je me souviens que, lorsque nous sommes montés à la gare de Zurich dans le train qui partait pour la frontière suisse, un petit groupe de mencheviques a organisé une sorte de manifestation hostile contre Vladimir Lénine. À la onzième heure - littéralement quelques minutes avant le départ du train - un Riazanov^[6] très agité a appelé l'auteur de ces lignes en aparté et lui a dit : « *Vladimir Ilitch s'est laissé emporter et ignore les dangers encourus. Vous êtes trop optimiste : ne voyez-vous pas que c'est de la folie ? Convainquez Vladimir Ilitch qu'il doit abandonner son projet de voyage à travers l'Allemagne* ». Mais au bout de quelques semaines, Martov^[7] et d'autres mencheviques ont été contraints d'entreprendre eux-mêmes la « folie » de ce voyage.

^[3] Il s'agit de cinq lettres envoyées en mars 1917 en Russie par Lénine pour publication dans la « *Pravda* » et dont la dernière a été écrite juste avant son départ.

^[4] Le prince Georgi Lvov (1861-1925) a été à la tête du gouvernement provisoire en 1917 après l'abdication de Nicolas II. Il a occupé ce poste jusqu'en juillet 1917, date à laquelle il a cédé la place à Kérénsky.

^[5] Il s'agit probablement ici d'une référence au regroupement autour de la revue fractionnelle bolchevique « *Kommunist* », dirigée entre autres par Nikolai Boukharine. Mais cette fraction n'ayant vu le jour qu'en 1918, il n'est donc pas impossible que Zinoviev fasse référence à un autre groupe en exil ou qu'il fasse une « relecture » du passé à la lumière des développements et des débats ultérieurs.

^[6] David Borissovitch Riazanov (1870-1938), intellectuel et archiviste menchevique russe qui a fondé l'Institut Marx-Engels. Il a été victime de la Grande Terreur de la fin des années 1930.

^[7] Julius Martov (1873-1923), dirigeant menchevique russe qui était également en exil en Suisse lors du déclenchement de la révolution en Russie. Il est revenu en Russie en mai 1917.

... Et nous sommes partis. Je me souviens de l'impression sinistre provoquée par la vue d'un pays moribond lors de notre voyage à travers l'Allemagne. Berlin, que nous regardions à travers les fenêtres du train, faisait penser à une nécropole.

L'état d'excitation dans lequel nous nous trouvions tous en quelque sorte abolissait notre perception de l'espace et du temps. Un faible souvenir de Stockholm m'est resté en mémoire. Nous nous déplaçons mécaniquement dans les rues et achetions mécaniquement les choses nécessaires pour améliorer le confort de Vladimir Ilitch et des autres. Nous avons demandé quand le prochain train partirait pour Torneo - ils partaient presque toutes les 30 minutes. À Stockholm aussi, notre image des événements en Russie demeurait encore très floue. Le rôle équivoque joué par Kérénsky ne faisait plus aucun doute ^[8]. Mais que faisait le Soviet ? Tchkeïdzé ^[9] et compagnie se sont-ils déjà imposés dans le Soviet ? Qui la majorité des ouvriers soutient-elle ? Quelle position l'organisation bolchevique a-t-elle adoptée ? Tout cela restait encore flou.

Torneo - Je me souviens que c'était la nuit. Nous avons voyagé sur des traîneaux sur des golfes gelés. Il y avait deux personnes sur chaque traîneau. La tension a atteint son paroxysme. Les plus jeunes et vifs camarades (comme Oussiévitch ^[10], aujourd'hui décédé) étaient particulièrement nerveux. On allait bientôt voir les premiers soldats révolutionnaires russes. Ilitch était extrêmement calme. Il était particulièrement intéressé par ce qui se passait à Petrograd. Voyageant sur les golfes gelés, il regardait avec curiosité au loin. Apparemment, ses yeux pouvaient déjà voir ce qui se passait dans le pays révolutionnaire à un millier et demi de kilomètres devant nous.

La Russie

Nous nous trouvions alors du côté russe de la frontière (l'actuelle frontière entre la Finlande et la Suède). Les jeunes, en particulier, se sont précipités vers les soldats frontaliers russes (ils n'étaient probablement que 20 à 30) et ont entamé des discussions afin de savoir ce qui se passait. Vladimir Ilitch en particulier s'est précipité sur les journaux russes. Il y avait là des éditions de la Pravda de Petrograd. Vladimir Ilitch dévora ses pages puis leva les mains avec réprobation : il avait lu que Malinovski ^[11] s'était en fait révélé être un espion.

Vladimir Ilitch était troublé par plusieurs articles des premiers numéros de la Pravda, qui ne sont pas tout à fait irréprochables du point de vue de l'internationalisme. Était-ce vrai ? Le point de vue internationaliste n'était-il pas assez clair ? Nous allions maintenant lutter contre cela et la ligne serait bientôt à nouveau rectifiée.

Nous avons alors rencontré les lieutenants « Kérénsky » - les « démocrates révolutionnaires » - pour la première fois. Puis nous avons fait la connaissance de soldats révolutionnaires russes, que Vladimir Ilitch considérait comme des « *défenseurs consciencieux de la patrie* », et que nous devions notamment « *éduquer patiemment* ». Sur ordre des autorités, un groupe de soldats nous a accompagnés jusqu'à la capitale. Nous sommes montés dans le train.

Vladimir Ilitch n'a pas lâché ces soldats ; ils ont parlé de la nation, de la guerre et de la nouvelle Russie. La manière toute particulière et bien connue de Vladimir Ilitch d'approcher les ouvriers et les paysans lui a permis d'établir en peu de temps une excellente relation de camaraderie avec les soldats. Les discussions se sont poursuivies toute la nuit sans interruption. Ces soldats, des « défenseurs de la patrie », insistaient sur le fait qu'ils avaient raison. La première chose que Vladimir Ilitch retira de cet échange fut que l'idéologie de la « défense de la patrie » restait une force puissante. Pour lutter contre elle, il fallait une inflexibilité obstinée, mais aussi de la patience et une approche avisée des masses.

^[8] Alexandre Kérénsky (1881-1970), a occupé les postes de Ministre de la Justice puis de Ministre de la Guerre dans le Gouvernement provisoire et a été simultanément Vice-président du Soviet de Petrograd

^[9] Nikolai Tchkeïdzé (1864-1926), menchevique géorgien, président du Comité exécutif du Soviet de Petrograd.

^[10] Grigori Aleksandrovitch Oussiévitch (1890-1918), membre du parti bolchevique depuis 1907 et député de ce parti à la Douma municipale en 1917.

^[11] Roman Vatslavovitch Malinovsky (1876-1918), membre du Comité central bolchevique et parlementaire de la Douma, tout en étant à la solde de la police secrète tsariste.

Nous étions tous convaincus que nous serions arrêtés par Milioukov ^[12] et Lvov à notre arrivée à Leningrad ; Vladimir Ilitch était le plus convaincu d'entre nous que cela arriverait et il avait préparé tout le groupe de camarades qui voyageaient avec lui à cette éventualité. Pour plus de sécurité, nous avons même fait signer à tous ceux qui voyageaient avec nous des déclarations officielles, dans lesquelles ils affirmaient qu'ils étaient prêts à aller en prison et qu'ils défendraient devant n'importe quel tribunal la décision qui avait été prise de traverser l'Allemagne. Plus nous nous approchions de Béloostrov, plus nous étions excités. Mais à notre arrivée, nous avons été reçus par les autorités avec assez de courtoisie. Un des « officiers Kérénsky », qui avait le poste de commandant de Béloostrov, a même fait son rapport à Vladimir Ilitch.

A Béloostrov, nous avons été reçus par nos amis les plus proches - parmi lesquels se trouvaient Kaménev, Staline et bien d'autres ^[13] Dans une voiture de troisième classe, étroite et sombre, éclairée uniquement par un bout de lampe, le premier échange d'opinions eut lieu.

Vladimir Ilitch bombardait de questions les camarades. « *Serons-nous arrêtés à Leningrad ?* » Les camarades qui se sont déplacés pour nous rencontrer n'ont alors pas donné de réponse précise et se sont contentés de sourire en coin. En chemin, dans une des gares proches de Sestroretsk, des centaines de prolétaires saluèrent Vladimir Ilitch avec la chaleur qu'ils n'avaient que pour lui. Ils le portèrent sur leurs épaules et il prononça son premier bref discours de retour.

Un triomphe

Le quai de la gare de Finlande à Leningrad. Il faisait déjà nuit. C'est seulement maintenant que nous avons compris les sourires en coin de nos amis. L'accueil de Vladimir Ilitch n'était pas un emprisonnement, mais un triomphe. La gare et la place devant elle étaient inondées par la lumière de phares. Sur le quai, il y avait une longue colonne de gardes d'honneur de toutes les unités et de toutes les armes. Le quai, la place et les rues avoisinantes étaient pleins de dizaines de milliers de travailleurs accueillant avec enthousiasme leur chef. « *L'Internationale* » retentissait. Des dizaines de milliers d'ouvriers et de soldats vibraient d'enthousiasme.

En quelques secondes, Vladimir Ilitch s'est « adapté » à la nouvelle situation. Dans la « salle impériale », il fut reçu par Tchkeïdzé et par toute une délégation du Soviet. Au nom de la « *démocratie révolutionnaire* », le vieux renard Tchkeïdzé accueillit Lénine et lui exprima « *son espoir* », etc. Sans sourciller, Lénine répondit à Tchkeïdzé par un bref discours, qui, du premier au dernier mot, fut comme une giflette pour la « *démocratie révolutionnaire* ». Son discours se termina par ces paroles : « *Vive la révolution socialiste !* ».

À ce moment, une énorme masse de gens se précipita vers nous. Ma première impression était que nous étions un peu comme des fûts de pailles sur cette énorme vague. Vladimir Ilitch a été élevé en l'air et placé sur le toit d'une voiture blindée. C'est ainsi qu'il fit son premier voyage à travers la capitale révolutionnaire, en passant devant des rangs serrés d'ouvriers et de soldats dont l'enthousiasme ne connaissait pas de bornes. Il prononçait de courts discours et lançait à la foule les slogans de la révolution socialiste.

Une heure plus tard, nous arrivâmes au palais de Kschessinska, où la quasi-totalité du parti bolchevique était rassemblée. Les discours des camarades y ont duré jusqu'au matin et Vladimir Ilitch prononça l'allocution finale en réponse à ces discours. Tôt le matin, alors que l'aube se levait à peine, nous nous sommes séparés et avons respiré l'air de la ville de Petrograd. Vladimir Ilitch était frais et heureux. Il avait une bonne parole pour tous. Il se souvenait de tout le monde et il les retrouverait tous demain, lorsque le nouveau travail devait commencer.

Des visages heureux tout autour. Le chef était arrivé. Tous regardaient Vladimir Ilitch avec une joie, un enthousiasme et un amour sans bornes et en avaient conscience.

Après de longues années d'exil, Vladimir Ilitch était en Russie, dans la Russie révolutionnaire. La première

^[12] Pavel Milioukov (1859-1943), leader du parti libéral des Démocrates constitutionnels (Cadet), Ministre des Affaires étrangères sous le Gouvernement provisoire.

^[13] La mise en évidence par Zinoviev de ces deux dirigeants bolcheviques reflète sans doute sa position au sein du parti bolchevique à l'époque de la rédaction du texte.

d'une série de révolutions avait commencé. La Russie révolutionnaire s'était dotée d'un véritable chef. Un nouveau chapitre de l'histoire de la révolution mondiale commençait.

(* **Note MIA** : Zinoviev, Grigori, pseudonyme de Hirsh Apfelbaum (1883-1936) ; dirigeant bolchevique, ami de Lénine. Membre du POSDR en 1901 et de sa fraction bolchevique en 1903. Participe à la révolution de 1905 à Saint-Petersbourg, puis vit en exil avec Lénine jusqu'à la Révolution de Février 1917. Après la Révolution d'Octobre, principal dirigeant du parti à Petrograd, membre du Bureau politique (1921-1926) et président de la IIIe Internationale (1919-1926), où il imposera la « bolchevisation » des partis communistes. Après la mort de Lénine (1924), s'allie avec Staline et Kaménev contre Trotsky, puis s'allie à ce dernier contre Staline et Boukharine (1926-1927). Exclu du parti avec les autres dirigeants de l'Opposition Unifiée en 1927, il capitule en 1928 et est partiellement réhabilité avant d'être exclu à nouveau en 1932. Après l'assassinat de Kirov, il est emprisonné, condamné et exécuté.